

XYZ. La revue de la nouvelle

Treize à la douzaine

Michel Bélil



Numéro 13, février–printemps 1988

Spécial 13

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3050ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélil, M. (1988). Treize à la douzaine. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (13), 11–14.

Treize à la douzaine

Michel Béllil

«Treize heures, bien sûr! Où ai-je la tête?»

C'est toujours pareil. Myriam embrasse les enfants, jette un coup d'œil aux manchettes du journal par-dessus l'épaule de Jacques et, vers dix heures, ouvre son kiosque à fruits et légumes. La saison des asperges bat son plein, précédant celle des fraises, des framboises et du maïs.

Dès qu'elle étale ses produits maraîchers et ses primeurs, des clients s'arrêtent aussitôt, touristes de Montréal, de l'Ontario, parfois des États de la Nouvelle-Angleterre. Ils profitent d'un temps mort dans leur horaire surchargé pour suivre les recommandations pressantes des agents du tourisme et faire le fameux tour de l'île d'Orléans.

Les heures filent à vive allure. En entendant ses intestins gargouiller, la jeune commerçante regarde sa montre: les aiguilles, comme les pattes d'une mouche dans une toile d'araignée, sont retenues dans le filet de treize heures. La coïncidence, trop de fois répétée, ne l'étonne plus vraiment.

Quelques minutes plus tard, son fils aîné Murdoch lui apporte un café et des sandwiches au jambon qu'elle dévore sur le coin de la table, l'œil aux aguets au cas où arriveraient des clients pressés. Les temps forts se succèdent. Avec les asperges fraîches, guère de relâche. Murdoch l'aide souvent à peser les tiges comestibles, d'un beau vert santé, et à les emballer dans des sacs individuels d'un demi-kilo. Puis l'enfant se lasse de la routine et s'en va rejoindre ses copains qui pédalent autour d'une succursale de la Caisse populaire Desjardins.

Dimanche. Ciel bleu. Brise du nordet. Température plus chaude que la normale. Les autos se suivent pare-chocs à pare-chocs, dans une cacophonie de cris, de pneus chauffés à blanc et de radios à tue-tête. Une grosse journée de vente en perspective!

Myriam ajuste le parasol protégeant ses paniers de pommes rouges et ses confitures. Le stock des produits de l'érable, rares cette année à cause du dégel trop rapide, diminue à vue d'œil. La jeune femme devra aller puiser dans sa réserve de l'entrepôt frigorifié, là où un de ses frères cultivateurs empile ses caisses de carottes et de navets.

Une voiture compacte, louée si on se fie à la plaque d'immatriculation, freine en apercevant l'enseigne «Légumefruits Chabot», tourne non sans avoir presque provoqué une collision et s'immobilise dans la cour en faisant un nuage de poussière. Un vieux couple d'Asiatiques, sans doute des Japonais ou des Sud-Coréens en tournée éclair nord-américaine, se dégoûdissent les jambes.

Sourire fendu jusqu'aux oreilles, ils prennent des clichés du kiosque, par simple réflexe, pour avoir de quoi éblouir les amis à leur retour. Ils s'apprêtent à remonter quand, soudain, ils sont attirés par quelque chose sous le parasol orange. Eux aussi consultent leur montre : ils sont en avance d'un quart d'heure.

Le vieux monsieur baragouine un mélange d'anglais des colonies et d'américain de la côte ouest. Myriam décoche un sourire enjôleur et lui demande de répéter. Elle traduit aussitôt ses propos en français, se compose mentalement une phrase passe-partout et lui répond enfin avec un accent que ne renierait pas un Écossais de souche.

La conversation roule d'abord sur la production maraîchère de l'île, ensuite sur le temps, sur l'hospitalité et le site enchanteur. Les regards se détournent tout naturellement vers le fleuve, où passe un navire battant pavillon panaméen. Les visiteurs sont aux anges, car c'est la première fois qu'ils ont l'occasion de parler avec une authentique insulaire. On échange des banalités sur l'histoire et le patrimoine, on rit quand on ne comprend pas...

Pour se montrer aimable, la vieille Asiatique achète un pot de marmelade et du sirop d'érable. Il fait de plus en plus chaud et Myriam doit s'essuyer le front du revers de la main. Elle croit les achats terminés et se prépare à faire le compte.

La dame hésite un instant avant de commander des œufs bruns, gros et frais du jour. Une douzaine ne lui suffit pas : elle en désire treize à la douzaine.

«Peut-être une ancienne coutume qui refait surface», pense Myriam sans se démonter.

Elle prend un treizième œuf, mais ne sait trop comment l'emballer. L'acheteuse lui fait signe d'attendre et s'en va fouiller dans le coffre arrière de la voiture. Elle revient bientôt avec une boîte d'œufs à treize creux, joliment décorée comme s'il s'agissait d'un coffret à bijoux.

«Si j'avais des huitres, pense la vendeuse, me faudrait-il les vendre treize à la douzaine?»

La situation est cocasse, à la limite de l'absurde. Dans sa brève carrière de commerçante, Myriam n'a ouvert son kiosque que depuis deux ans, c'est-à-dire quand son fils cadet a été d'âge à se passer de couches, elle en a vu des vertes et des pas mûres, mais jamais comme celle-là!

«Bon, le compte à présent!»

Myriam additionne la colonne de chiffres sans même s'aider de la calculatrice. Elle se fait payer en dollars américains et triche sur l'opération de change.

La transaction s'effectue sans que le vieux couple argumente ou rouspète. On n'en est pas à un ou deux dollars près.

La dame emporte précieusement la boîte d'œufs, pendant que son compagnon s'occupe du reste des achats. Un dernier signe de la main. Sourire figé.

L'auto doit attendre longtemps avant de pouvoir se faufiler dans la circulation de pointe.

Autant la matinée a passé vite, autant l'après-midi s'écoule au compte-gouttes, treize gouttes à la douzaine. Tous les touristes demandent des œufs à la treizaine. Myriam épuise ses réserves. Sans téléphone, elle ne peut passer une commande à son producteur attiré.

Plus tard, sous le même ciel bleu, des Néo-Zélandais parlant parfaitement français lui demandent treize pommes, qu'elle cède au prix de douze; des Philippins lui achètent treize pieds de rhubarbe pour la valeur de douze.

À la fin de la journée, croit Myriam qui s'en frotte les mains d'aise, ses tablettes sont dégarnies. Elle a dû vendre pour plus de six cents dollars! Un record!

Elle s'imagine déjà, le soir venu, en train de fêter en compagnie de Jacques, qui doit jouer en ce moment au soccer avec les enfants. Une bouteille de Beaujolais, tirée de la cave, ornera la table à pique-nique. Ah! la détente!

Myriam jette un coup d'œil à sa montre: treize heures! Elle réprime une folle envie de s'écrier: «Où ai-je donc la tête?» Le moment est mal choisi. Les aiguilles ont dû s'arrêter à cette heure fatidique.

Deux vieillards d'origine asiatique, d'une auto louée, descendent afin de prendre quelques photos souvenirs. Murdoch accourt, le visage en feu. Dans un sac brun, des sandwiches et un café brûlant.

«C'est mon jour de chance!» murmure-t-elle en se pinçant pour être sûre de ne pas rêver. «Mille dollars de vente! Au fait, quel jour sommes-nous aujourd'hui?»

Michel Bénil est né en 1951 dans l'Estrie. Il a étudié à l'université Laval. Il a aussi publié *le Mangeur de livres*, *Déménagement* et *Greenwich*, en plus de participer à trois anthologies: *les Années-lumière*, *Dix Contes et nouvelles fantastiques* et *Espaces imaginaires 2*. Il fait partie du collectif de la revue *Imagine...* depuis sept ans.



Maurice Poteet
André Vanasse
Jean-Pierre April
André Berthiaume
Charlotte Boisjoli
Gaétan Brulotte
André Carpentier
Alice Parizeau
Monique Proux
Hélène Rioux
Marc Sévigny
Marie José Thériault

Des présentations par Maurice Poteet (en anglais) et André Vanasse (en français). Des notes bio-bibliographiques accompagnées d'une photo pour chacun-e des auteur-e-s. Un commentaire de chacun-e des signataires, racontant la genèse de sa nouvelle.

Bon de commande

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

Qté: _____ X 14 \$ (144 pages) _____ \$

Valmont éditeur, C.P. 12, Succ. N, Montréal, Québec, H2X 3M2